

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 13

Artikel: L'otographe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

froides consolations à la nièce de l'armateur...

Claudius s'approcha de Léontine, lui prit la main qu'il pressa avec une effusion attendrie. Léontine était tout entière à ce nouveau deuil qui lui rappelait tous les autres deuils de sa vie...

Le vieux marin fut enseveli au cimetière Montparnasse. Un monument pieux lui fut élevé, au nom de sa nièce, par les soins de Claudius, demeuré l'ami discret et fidèle de la jeune orpheline.

Quelques jours s'écoulèrent, après lesquels Claudius crut devoir faire à M^{lle} Léontine une seconde visite de condoléances ; et, pensait-il, ce sera probablement la dernière.

M^{lle} Léontine le reçut dans ce qui avait été la chambre du vieil armateur et qui servait maintenant de salon. Le portrait de M. Philippon, appendu au mur en face de la porte d'entrée, sembla inviter Claudius à s'asseoir encore auprès de la table de jeu. Claudius contempla un instant le portrait de son pauvre ami et, après les compliments d'usage, il offrit à la jeune fille ses bons services pour le cas où quelque pénible affaire du dehors pourrait lui être confiée.

M^{lle} Léontine le remercia, en lui témoignant sa gratitude.

Elle avait des larmes dans la voix.

— Tout, dit-elle, a été réglé. Le notaire de mon oncle s'est généreusement employé pour mener à bonne fin tout ce qui pouvait offrir des difficultés. Je suis, d'ailleurs, l'unique héritière de mon oncle... Cette fortune m'est à charge !... Quelle triste destinée que la mienne ! J'ai vu mes parents s'éteindre dans la pauvreté ; ma jeunesse n'a connu que les soucis et les peines. J'ai passé avec mon cher oncle deux années de bien-être paisible ; il meurt et me voilà seule au monde ! Mais c'est assez parler de moi... ma solitude me plaît, d'ailleurs, et Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs.

En présence de cette belle jeune fille, vêtue de deuil et tout en larmes, Claudius était comme anéanti dans l'ivresse des impressions tumultueuses qui remplissaient son âme. Il s'épouvantait à la pensée de ce qui lui semblait une révélation de son cœur à lui-même ; il avait peur d'aimer cette riche héritière qu'il croyait si loin de lui. Car Claudius avait de l'amour une idée peu vulgaire ; c'était à ses yeux la plus sainte des choses, comme un parfum céleste que Dieu confie à ce vase sacré qui est le cœur humain. L'amour, disait-il, c'est le sacrifice fait homme.

— Mademoiselle, dit enfin Claudius, après un moment de douloureux silence, je déplore doublement, croyez-le bien, le malheur qui vous frappe. J'ai perdu un ami et je me vois contraint, par les bien-séances, à ne plus vous revoir ; je suis venu vous faire mes adieux.

— Je vous reconnais bien là, monsieur Claudius, répondit Léontine, redevenue maîtresse d'elle-même ; ce que je n'aurais pas eu le courage de vous demander, vous le décidez vous-même en galant

homme que vous êtes... Adieu donc ! N'oubliez pas nos bonnes soirées d'autrefois. Si un événement marquant de votre vie survenait, je serais heureuse d'en recevoir de vous la nouvelle.

— Quoi donc, mademoiselle ? Et que peut-il bien m'arriver ?

— Vous avez été bon, complaisant pour mon oncle ; rappelez-vous ce qu'il vous dit dès votre première visite, et qu'il me répéta lui-même : *Cela vous portera bonheur !*

— Oui, comme dans la romance, dit Claudius en souriant, mais très ému... Que peut-il m'arriver d'heureux ?... Ma destinée est d'être seul... absolument comme vous ; et, comme vous, je dis que, Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs...

— Vous vous marierez bientôt... on en a parlé, reprit Léontine d'un ton qui surprit Claudius.

— On en parle déjà ! Ah ! les habiles gens ! Mais comment ai-je pu donner lieu à ces propos ?... Il faudrait, pour cela, qu'une femme, un ange semblable à vous, pure, douce, belle, se rencontrât sur ma voie... Où la trouver ? Mon Dieu, où la trouver ?... Si elle était riche, voudrait-elle de ma position modeste et oserais-je jamais prétendre à sa main ?... Mais que dit-on encore ?

— On dit, répondit Léontine, avec un aplomb charmant, que vous allez demander la main d'une jeune orpheline à qui son oncle, en mourant, a manifesté le désir de la voir l'épouse chérie d'un homme tel que vous... Est-ce vrai ?

Un silence suivit ces paroles. Claudius pleurait ; puis, prenant la main de Léontine et la portant à ses lèvres, il s'écria :

— Accordez-la-moi donc, cette main !... et...

— Et nous serons heureux, n'est-ce pas ? cher et généreux distract, dit Léontine riant et pleurant tout à la fois...

Le lecteur voudra bien croire, maintenant, que si Claudius était sans malice, on ne peut tout à fait en dire autant de Léontine.

G. D'ARÉLAS.

On nous communique cette jolie anecdote sur la jeunesse de Gounod, le célèbre compositeur de *Faust* :

« Charles Gounod, étant au collège, montrait déjà un goût très prononcé pour la musique. On l'avait maintes fois, pendant les leçons, surpris à écrire des notes et à en couvrir des pages entières. Ses parents, qui ne voulaient pas qu'il devint musicien, étaient fort contrariés par cette disposition, complètement opposée à leurs idées ; aussi vinrent-ils au collège, et là ils eurent une longue conférence avec le proviseur, M. Pailleron, auquel ils firent part de leurs inquiétudes. Les parents partis, M. Pailleron fit venir à lui le petit Gounod et lui reprocha sévèrement d'avoir encore écrit des notes. L'enfant, sans

se laisser troubler, répondit qu'il voulait être musicien. Le proviseur, pour éprouver le talent du petit Charles, comme il l'appelait, lui dit de composer une nouvelle musique sur la chanson de Joseph : *A peine au sortir de l'enfance...* C'était pendant la récréation ; avant qu'elle fût terminée, Charles Gounod était déjà revenu avec une page recouverte de musique. Le proviseur, fort étonné, lui dit de chanter ce qu'il avait composé. Gounod se mit au piano, chanta en s'accompagnant et fit pleurer M. Pailleron. Celui-ci lui dit alors en l'embrassant :

— Ah ! ma foi, ils diront ce qu'ils voudront, fais de la musique ! »

L'otographe.

Cein que y'a dè pe molési quand l'est qu'on va à l'écoula, c'est d'apprendre à fêrè lè thèmes ; et devant qu'on pouéssè fêrè *béné*, clliào tsancrès d'S baillont bin dâo fi à retoudrè. L'est veré, assebin, que clliào qu'ont einveintà l'otographe ont tant eimbrouilli lè z'affères, que cein n'a pas lo bon san ; kâ vo font mettrè tantou on S tantou onna Z et pi onco dâi iadzo on X, quand tot sè porrâi écrire la méma tsouze. Ora, porquî faut te écrire lè pâi avoué quiet on fâ la soupa : les pois ; lè pâi que y'a su la carcasse dâi bitès : les pois ; la pèdze : la poix ; lè mâts d'ébalancès et dè relodzo : les poids ; et quand oquî cheint mau : pouah ! ? Tot cein ne sai qu'à eimbètâ lè z'einfants et lè régents, et quand on écrit onna lettra, on vo dit que vo z'ètès 'na fotiâ bête se vo n'écridè pas justo coumeint dein la grammère. Lè municipalità dévetront bin mettrè oodrè à cein, et on arâi pequa fauta dè clliào cou complèmentaires, que y'a ti lè z'ans on dzo dè fotu quand clliào régents dè vela vignont fêrè la vesita po lè valottets que sont dza frou dè l'écoula et que dussont allâ à la veillâ.

Ora, mémameint clliào que sont gaillâ éduquâ sont pas adé d'accou quand faut écrire on mot ; cein dèpeind coumeint on peinsè, et se clliào que n'ont pas réson sont dâi fins greliets, vo pâovont provâ coumeint dou et dou font quatre que l'écrisont justo. C'est tot coumeint lè z'avocats, quand minont lo mor ein tribunat : à mésoura qu'on ein oût ion, on est d'obedzi dè trovâ que l'a réson.

Attiutâ-vâi stasse :

Noutron mâidzo n'écrit pas tant bin, kâ quand on vâi sè z'ordonnancès que l'écrit po lè malado, diabe lo pas qu'on lâi vâi bé ; on derâi que l'est 'na dzenelhie qu'a grevatâ su on boccon dè papâi ; et faut que l'apotiquière

sai on tot fin po savai que vâo; mâ tot parâi, po on homo éduquâ, c'est on homo éduquâ, vu que l'a z'âo z'u étâ pè l'academi, et dianstre! po être à l'academi, n'est pas quiestion! faut cognâitrè l'otographie pè lo menu. Portant quand sè vâo appliquâ po teni la plionma, on pào onco bo et bin liâirè. On dzo que noutron menistrè, que sâ assebin se n'affèrè, vu que l'est président dè la coumechon dâi z'écoulès, s'étâi rontu lo bré, fe veni lo mândzo po lo lài rabistoquâ et lo payâ tot lo drâi, ein démandeint 'na nota acquittâie. Lo mândzo la lài fâ et met dessus: Reçu content 15 francs de M. X.

— Mâ, lài fâ lo menistrè, coumeint on homo coumeint vo pàodè vo fèrè dâi fautès et écrièrè dînsè lo mot conteint?

— Ah! repond l'autro, ne pu pas et ne dussò pas écrièrè cé mot autramèint, kâ on mândzo est adé conteint quand on lài baillè dè l'ardzeint, et mè surtot...

Lo faut bin crairè; et tsacon derà que se lo menistrè avâi réson, lo mândzo n'avâi pas too, que don l'otographie est on affèrè coumeint quiet on pào fèrè coumeint on vâo, poru qu'on sâi prâo mâlin po provâ que l'est justo.

Petits conseils du samedi.

On assure que les feuilles de tous les géraniums ont la propriété de guérir les coupures, écorchures et autres plaies de ce genre.

On prend une ou plusieurs feuilles de cette plante, que l'on écrase un peu sur un linge, et que l'on applique sur la plaie.

Elles s'attachent fortement à la peau, aident au rapprochement des chairs et cicatrisent la blessure en peu de temps.

On conseille, pour détruire les *pucerons ordinaires*, de placer sur les plantes que hantent ces insectes des feuilles de tomates qui les mettent en fuite, ou bien d'arroser avec une eau dans laquelle on a fait macérer une certaine quantité de ces feuilles.

Réponse au problème de samedi: 79 poulets. — Ont répondu juste: MM. D. Bettex, E. Bastian, Jules Pelletier, A. Pochon, J. Gagnaux, H. Chessex, A. Henchoz, H. Sandoz, A. Terrin, M. Ney, Liar-del-Bolomey, Jules Meylan, Rossier-Richard, Marie Favre, J. Tailens, D. Bonvalet, O. Sterzing, L. Meystre, Jules Martinet, D. Malherbe, Louise Orange, C. Vautney, M. Amstein, L. Coindet, J. Pavillard, Ravy, inst., C. Ramuz, C. Mansueti, E. Perrin, S. Emery, Poras, G. Morthier, Jules Bastian. — La prime est échue à ce dernier.

Mille remerciements aux personnes qui nous ont envoyé des problèmes ou des devinettes. Quelques problèmes, trop connus, ne pourront pas être utilisés.

Problème.

Quatre personnes ont: la 1^{re} 1/7, la 2^{me} 1/4, la 3^{me} 1/5 d'une certaine somme, et la 4^{me} 29 francs de plus que la 3^{me}. Quelle est cette somme et quelles sont les parts?

Prime: Une brochure patois.

Grand concert historique.

Nous rappelons que ce superbe concert sera donné demain, dimanche, à 4 1/2 h. du soir, dans le temple de St-François. Les éloges qui nous sont revenus de tous côtés de personnes ayant assisté à la première audition, nous font espérer qu'ils seront rares, les amateurs de bonne musique qui ne profiteront pas de cette occasion exceptionnelle.

Les dépôts de billets, Fötisch, Spiess et Dubois, seront ouverts demain avant le concert, afin de faciliter les nombreuses personnes qui viendront de diverses localités du canton.

Boutades.

Un pianiste, préparant un concert à son bénéfice, disait à Reyer, d'un air affairé:

— Ah! vous ne savez pas combien c'est dur « de donner » un concert.

— Et de le « recevoir », donc! répondit Reyer.

La petite Lili, sept ans, vient de déposer à terre sa jeune sœur.

Celle-ci se lamente et tend les bras...

— Comment! s'écrie Lili, tu veux encore que je te porte? Mais tu es fatigante, à la fin!... Voyons, est-ce que je me porte, moi?...

Dans un grand magasin de nouveautés, un inspecteur surprend une dame entrain de faire main-basse sur divers objets. Il l'arrête.

La voleuse, d'un ton superbe:

— Mais, Monsieur, vos employés sont tellement occupés qu'on est bien forcé de se servir soi-même.

Deux personnes se rencontrent dans la rue:

— D'où venez-vous?

— De chez mon docteur. Il m'a bien examiné et m'a dit: « Vous n'avez rien. » Et puis il m'a remis cette ordonnance; et je vais à la pharmacie.

Une femme du monde rencontre un mendiant couvert de guenilles, qui lui inspire une profonde pitié.

— Voici ma carte, brave homme, lui dit-elle, si vous voulez passer chez moi, je vous donnerai des vêtements.

Le mendiant ne vint pas, mais deux jours après, la dame le rencontre de nouveau:

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi?

Et le mendiant lui montrant la carte avec un sourire de grande courtoisie:

— Pardon, madame, mais votre carte porte: réception le jeudi.

Au tribunal.

Le juge: « Quelle est la valeur des souliers qui vous ont été volés? » — Le plaignant: « Ils me coûtaient 10 francs neufs; je les ai fait ressemeler deux fois, ce qui fait 14 fr. »

Horrible question:

— A quel moment une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer?

Réponse non moins horrible:

— Quand elle est lasse de trèfle!

M. X. habite une localité aussi riche que coquette:

— Vous ne devez pas avoir de pauvres, ici? lui demandait-on.

— Peuh! nous en avons tout de même... mais ils sont à leur aise.

Champoireau, après des revers de fortune, achète un revolver et se détermine à en finir avec la vie.

Une seule chose le tourmente: il voudrait savoir ce que l'on dira de ce suicide.

Après avoir bien réfléchi, il se décide à écrire à un de ses amis, et termine ainsi sa lettre:

« Tu me mettras de côté les journaux où l'on parlera de ma mort... »

L. MONNET.

Papeterie L. Monnet

rue Pépinet, 3, Lausanne.

Cartes de visite très soignées et livrées promptement. — Albums divers, buvards, serviettes, papeteries. — Sacs d'écoles à grand rabais. — Porte-monnaie, porte-feuilles, encriers de poche. Registres et copies de lettres.

Livre pour comptes de ménage, valable pour 4 ans. Prix: 2 fr.

Favey et Grognez, 4^{me} édition augmentée de nombreux détails. Prix 2 fr.

La Vieille milice, amusant poème patois, de C. Dénéreaz. Prix 60 centimes.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DOWARD